



## Fascinations

par Angèle Paoli (Site : Terres de femmes juin 2009)

Variations sur la vache, *Vues de vaches* est un hommage poético-mythologique à quatre mains. L'auteur, Claude Ber, y accompagne de ses textes les photos de Cyrille Derouineau. Gros plans sur les pis et les mufles, *le béret du chignon* et les cornes, sur les yeux doux des belles et leurs longs cils, contre-plongées sur les larges croupes ébrillées ou crottées, les pattes fines et les corps pansus, vaches avec paysages ou avec ciel mais aussi "*vaches paysage*" et "*fondus enchaînés*" de "*vaches cosmiques*" ou marines, les vaches de Cyrille Derouineau comblent pleinement le regard, page de gauche, tandis que les textes de Claude Ber, qui adoptent parfois les courbes des calligrammes, l'attirent dans l'espace de la page de droite. Bel ouvrage talentueux que ce duo bucolique, qui donne envie de regarder, de feuilleter, de lire. De sentir et de humer. Le charnu. Et le charnel.

Amphibologique, le titre de l'ouvrage, *Vues de vaches*, suggère le déplacement du regard. De celui qui observe à celles qui sont prises dans l'objectif du "*Leica indiscret*" mais aussi, l'inverse. *Elle aussi me parle de moi*, confie dans *Bibelots* Claude Ber. Dont les interrogations essentielles reviennent à elle en boomerang. Ainsi, l'auteure de cette "louange" nous donne-t-elle à voir d'elle-même autant que des vaches dont elle est la complice attendrie et savante, féminine et femelle à la fois. De cette mise en miroir où *s'abyment* vaches isiaques et vaches chamaniques, Bretonnes, Morvandelles, Normandes d'Étretat, vaches de montagne, vaches grammaticales et linguistiques, vaches picturales – celles de Ruysdael, de Chagall, de Kandinsky – ou vaches anonymes sans distinctions particulières, ce qui se décline ici, démultiplié dans ces portraits de vaches observées et analysées avec rigueur et précision mais aussi avec humour et poésie, c'est la sensualité tendre et éclatante de l'auteure. Quelle que soit la race, la provenance, les lieux de vie, les caractères et les caractéristiques évoquées pour chacune d'elles, le regard que Claude Ber pose sur "ses" vaches est celui de la connivence admirative et enthousiaste. Regard de connaisseuse enjouée qui convoque et jauge avec un amour égal, comme dans un défilé de mode champêtre, la transhumante et la séductrice, l'archaïque et la guerrière, La Tarine qui galope du Mercantour à l'Himalaya, la jolie Jersiasse-aux-yeux-de-biche, les Reines du combat, "*nerveuses et racées*", les Bretonnes Pie Noir, la Bazadaise. La Blonde d'Aquitaine dont le seul nom ravive l'icône de mondes nervalien en sommeil.

Archétypale, indissociable de l'arrière-pays de nos enfances, la vache selon Claude Ber échappe à l'esprit de collection. Sans doute parce qu'elle résiste à nos désirs récurrents de l'enfermer dans les enclos de nos représentations mentales. Pourtant, si l'auteure a renoncé aux collections de pacotille, elle ne résiste pas toujours aux représentations dont les belles sont l'objet. "*Je craque*". "*Je marche*", confie Claude Ber dans la page intitulée *Bibelots*. Et l'auteure de béer devant cette *vachette tournicotée en tour Eiffel bicolore* ou bien devant cette autre, *méditante inattendue* faisant zazen dans sa vitrine. C'est que *sous les bibelots pointe la vache culturelle, sa corne d'abondance et son imagerie. Lait de connaissance qui apaise nos peurs*. Mais, sous les bibelots encore, derrière les images d'Épinal, ce qui demeure sous les doigts qui se ferment, c'est le *vide de l'air*.

Restent les mots pour dire les affinités électives de toujours. Les mots pour tenter de dire, au cœur même de cette passion héritée de l'enfance, la conscience douloureuse de la cruelle séparation, qui range l'auteure *du côté du prédateur*. *Spirituellement aériennes*, les vaches sollicitent la réflexion des hommes. *Car peindre ou écrire sur vache donne à méditer*. Sur l'infamie humaine.



*Vues de vaches* L'Amourier éditions 2009

par Joëlle Gardes (Revue: **Autre Sud** septembre 2009)

On sait depuis la charogne de Baudelaire qu'il n'y a pas de sujet poétique : il était donc temps de réhabiliter les vaches que le fabuliste ignore dans son bestiaire. Pourtant, l'Antiquité voyait en elles un parangon de beauté : Athéna n'est-elle pas la déesse aux yeux de vache ? De fait, dans les photographies de Cyrille Derouineau, leur regard a une profondeur qui touche. Stylisées en noir et blanc, saisies dans leur masse individuelle, en groupe, ou détaillées, elles possèdent la gravité d'animaux sacrés, et même leurs mamelles ou leur cul surprennent par leur solennité. Ces *Vues de vaches* donnent le regard du photographe et de l'écrivain sur elles, mais aussi et surtout, du moins dans les textes de Claude Ber (trente-trois textes de prose, et trois poèmes) le regard qu'elles ne posent pas sur les trains, mais sur nous, ou plutôt qu'elles nous invitent à poser sur nous-mêmes, comme si nous nous reflétons dans leurs yeux placides comme l'éternité. Ces histoires de vaches, tantôt plaisantes – comme dans *Grammaticalement* ou *Cow-boy* où elles deviennent “vhaches de guerre” –, tantôt graves, sont l'occasion de descriptions précises de leurs différentes races ou de leurs attitudes, qui ressemblent furieusement aux nôtres, mais surtout d'évocations de souvenirs qui disent la naissance et la mort : de l'enfance dans les montagnes alpestres au cimetière près des Morvandelles. Le mystère des vaches est celui “de nos destinées”, le savoir troué que l'on acquiert sur elles est à l'image de celui que nous possédons sur nous-mêmes. Les vaches sont “primitives” et nous croyons en être séparés par notre “cervelle de sapiens”, et pourtant, la barbarie, “l'universelle boucherie” qu'elles subissent malgré elles est bien de notre fait. Vaches folles, vaches étiques et sacrées, vaches engraisées pour notre consommation démente, elles nous renvoient à notre propre folie, à notre “abomination”. Mammifères les uns et les autres, nous sommes pris dans le même mouvement : “Aux pis giclant de la vache sacrée jaillit la voie lactée de notre histoire”. Les vaches, et pas seulement Isis, la déesse vache, ont donc bien le droit d'être célébrées, dans leur matière, leur odeur, leur couleur, et leur éloge sera toujours trop, ou pas assez. La “non-collection” restera ouverte, sur “le souvenir et la croyance” : “je trairais un pis de voie lactée à la langue pendante / et sa salive / qui goutte dans l'odeur du fumier / je la prie”.



*Vues de vaches* L'Amourier éditions 2009

par Jacques Fournier (Revue sur le web: **Ici et là** de la Maison de la Poésie de Saint-Quentin-en-Yvelines, septembre 2009)

(...) Le travail photographique de Cyrille Derouineau, auteur par ailleurs de remarquables ouvrages dans lesquels il associe ses noir et blanc urbains à un texte sombre d'un auteur de polar (Daeninckx, Pouy, Villard, Quint...). Ici, rien d'urbain puisque les vaches sont, par définition, rurales. Ce noir et blanc sied à merveille aux robes de ces dames, prises souvent en des postures drolatiques surtout quand elles semblent poser pour l'objectif (quatre génisses nous regardant par-dessus un muret de pierres ; une vache en arrêt sur une voie ferrée ; une Normande la tête derrière un tronc ; une autre, marchant tout en fixant ostensiblement l'objectif ; la dernière faisant corps avec une mangeoire surdimensionnée). Ces instantanés



de vie prêtent à sourire. De même ces morceaux choisis de vache, œil, croupe, pis, genou bouseux, queue battant ou au repos, mufle tendu, langue au naseau. Une seule image, en vérité, dit une tout autre réalité, ce moment où ce ne sont plus des vaches mais de la vache : entassées derrière la barrière métallique et de cordes, des vaches se bousculent et tendent le cou vers on ne sait quelle pitance sur un sol plus béton qu'herbe.

Blocs denses de prose s'étalant (à quelques rares exceptions près) sur toute la largeur de la page hormis la marge qui les éloigne symboliquement des photos qu'ils ne sont pas là pour illustrer mais compléter, les textes de Claude Ber quant à eux disent, visuellement déjà, toute la verve de l'écrivaine, cette capacité à s'emparer de la langue (de bœuf en l'occurrence) pour la régurgiter, chargée des sucres de la mémoire, des doux acides de l'observation, du sel de l'intelligence et de la connaissance. Bref, de ce que doit être un écrivain digne de ce nom. Si, d'entrée, C.B. nous informe : *Je ne suis pas collectionneuse*, ne la prenez pas au sérieux : boulimique de mots, elle collectionne tout ce qui peut faire matière à dire.

Nous pourrions classer ces textes en trois catégories, d'ailleurs proposés dans un premier temps en alternance de page, puis d'une manière moins formelle, pour qui abordera le recueil dans le sens de la lecture :

■ les textes de l'observatrice, les *vues de vaches*, non de l'instantané comme l'est la photographie, mais du geste de la vache : la vache qui se gratte jusqu'à meugler *devant la tique inaccessible* ; la vache gourmande qui *saisira d'un roulé rapide la botte de lupin et de mélampyre tendue à bout de bras* ; la vache qui *dodeline du col une berceuse d'une étrange douceur* ; la vache qui *à l'arbre se masse*, etc. La vache telle qu'on peut la voir dans les champs, les prés, les alpages, exposée aux regards de tous et que l'écrivaine sait saisir pour en tracer le portrait aux multiples facettes ;

■ les textes de l'érudite qui font entrer en jeu d'autres niveaux de la "lecture" de la vache : la mythologie (Isis, *la déesse vache, tendant sa mamelle à Pharaon qui tête à tête le pis sacré*) ; la linguistique (*Linguistiquement antithétique la bovidée !*) ; la littérature (*La vache est étonnamment absente des fables*) ; l'art (*de la Vache de Kandinsky à celle de Duchamp, en passant par la petite vache étrusque en terre cuite de je ne sais plus quel musée de Toscane, la vach'art fait à la fois dans l'objet et dans l'espace*) ; la tradition du combat des Reines (*Elles arrivent bichonnées, bouclées, d'une coquetterie de star dans leur robe lustrée...*), etc.

■ À ces textes-ci et ces textes-là répondent en écho ceux de l'être humain de mémoire et de son temps qui évoque sa propre enfance rurale, et la Tarine, *une vache banale mais ma vache natale*. Qui se remémore l'anecdote rapportée par sa mère des vaches *qui broutèrent les langes étendus du nourrisson*. Qui dit aussi sa colère face à *la vilaine affaire des vaches folles qui a marqué, accidentellement, la vache d'un sceau d'infamie au demeurant strictement humain*. Qui, (et là, si l'écriture est toujours aussi forte, je trouve la posture plus fragile et moins défendable) tout en refusant de renoncer à (*sa*) *vocation carnivore*, dit bien le fossé qui nous sépare des vaches, nous prédateurs, elles proies faciles : *Dans leur humanité se loge le carnage de notre survie*. Mais, ma chère Claude, nous eussions pu et pouvons encore survivre sans ce carnage perpétré depuis la nuit des temps. C'est une manière trop facile de se dédouaner. Plus loin, elle ose le parallélisme entre *l'abattage à la chaîne et l'engraissement de bêtes forcées* et les guerres humaines pour conclure *qu'à cette universelle boucherie, nous nous rejoignons hommes et bêtes. Victimes sacrificielles ensemble poussées au portillon*. Certes, mais qu'y peuvent les vaches, véritables et uniquement victimes sacrificielles, alors que dans les deux massacres, l'homme est seul coupable et quand il lui suffirait d'un peu plus d'humanité pour que tout s'arrête et rien ne se perpétue dans l'abomination ?

*La vache s'installe dans le constant*. Dans le texte *Vache de mots* (p. 63), qui n'est pas conclusif mais aurait pu l'être, Claude Ber se penche sur sa propre écriture, risquant non sans humour un *il y a des points communs entre (la littérature) et les vaches. Dans la lourdeur et la légèreté conjointes*. Dans l'ascendant nourricier. Dans l'encornage.



Pour en arriver à dire l'impossibilité de dire : *Il faudrait que soit exaucé l'antique rêve du mot ressemblant à la chose pour que je puisse, à vos clarines, vous rameuter et pour que cesse enfin d'être vache la vache à l'animal qu'elle nomme.*

Et si la poète, insatisfaite, croit n'avoir pas su dire la chose, au moins nous aura-t-elle tracé au fil de ces pages, avec la subtile complicité du photographe, un portrait attachant, déroutant, proche, bref humain de l'animal finalement le plus exposé et le plus secret qui soit.

## Un livre *vachement* bien !

*par Odile Bonneel* (Revue **INTER CDI** décembre 2009)

Vaches. La vache peut faire objet de collection, cartes postales de Ruysdael, Rosa Bonheur, Chagall, Warhol, étiquettes de fromage, de bouteilles de lait du monde entier. Elle est partout dans les boutiques à souvenirs, ex-voto d'un ancien culte (Isis, Hathor, Nout). L'auteur s'émerveille sur leurs larges yeux expressifs et doux, leur pas chaloupé, les soufflements de forge, les naseaux élargis en tuyaux d'orgue, loutre des pis. Elles sont curieuses et inquiètes à la fois. L'adverbe "vachement" est laudatif à l'inverse du nom : l'amour vache. Évocation terrible de l'abattoir : "Découpées. Tronçonnées. Éventrées." et des vaches folles "emprisonnées par notre folie". Évocation heureuse : le retour des troupeaux aux étables.

Les photos de Cyrille Derouineau donnent un éclairage inédit sur la gente vache : une vache-paysage qui semble avoir une frondaison pour robe, des gros plans de queue plumeau, œil, pis, museau, un reste de poil sur un fil de fer barbelé, des belles aux longues cornes "recourbées en guidon".

Ce livre de la collection *Carnets* des éditions L'Amourier, au format à l'italienne, est écrit en prose poétique, une très belle langue qui se déploie lentement à l'image du pas ample de la vache. Ce livre est destiné aux amoureux des animaux, de la vache en particulier, de la littérature en général. Il est un excellent support littéraire pour les lycées agricoles. Un livre *vachement* bien, "quintessentiellement vache" !

Pour les lycées.

## Circonlocutions et tarabiscots

*par Jean-Louis Roux* (Revue **L'ALPE** N°48, Printemps 2010)

C'est un animal, comme vous et moi. Mais là où la vache se contente de manger de l'herbe, nous avons, nous, la prétention de manger la vache.

Il en résulte un léger déséquilibre dans la relation : animal sacrificiel, bouc émissaire de nos appétits, cette proie pachydermique considère avec flegme son prédateur, petite bestiole au tempérament sanguin se prévalant de son intelligence supérieure. Mais l'homme a beau faire, il ne saura jamais ce que la vache pense de lui. Il en est donc réduit aux conjectures, lesquelles fournissent matière à des livres, quand la vache, elle, placide, s'en tient à brouter son pré



carré. Sur un sujet, ma foi ! plus grave qu'il n'y paraît, Claude Ber a tricoté d'épatantes proses, rêveuses et buissonnières, pleines de criconvolutions et de tarabiscots. Au long de cette songerie aussi éberluée que têtue, l'auteur encercle peu à peu son sujet, décalant la perspective texte après texte. En contrepoint, Cyrille Derouineau a composé des photographies en noir et blanc qui oscillent entre l'anecdote humoristique et la contemplation fascinée. Le photographe a osé "faire près" : il s'est enhardi à approcher son intimidant motif et a osé quelques gros plans de museaux saisissants. Véritable livre concept, ce recueil de "vues de vaches" sera prétexte, pour le lecteur, à de vigoureuses séances de rumination.



## Trois cœurs

par Murielle Fauriat (à paraître dans **Le Pèlerin** Printemps 2010)

*"Calot roux bien planté sur le crâne, elle crâne. Plus inquiète qu'il n'y paraît. Les cordes de la queue frémissantes. La narine agitée. La manducation en suspens. Qui suis-je à venir tendre la main vers son licou ?"*

Ils sont deux. Cyrille Derouineau, photographe, Claude Ber, poète. Ensemble, ils dessinent une ode à la mère nourricière. Blondes d'Aquitaine, belles Normandes, Pies Noires, Limousines ou vaches-moutons qui frisent : à chaque surprenant cliché de Cyrille, Claude répond par une cabriole de mots qui fait trembler les peaux froment. Les babines soyeuses des curieuses s'avancent vers l'objectif.

À notre grande surprise, les vaches ont quelque chose à nous dire. "*Rescapée(s) des écuries publicitaires*", elles nous tendent le miroir de notre humanité. Et de notre inhumanité. Elles qui ne nous mangent point, elles qui deviennent "*folles*" quand on leur fait manger de la chair. Dodelinant de leurs têtes pensives, les vaches plus gaiement nous parlent "*de nos vacances estivales et escapades amoureuses.*"

Un délicat ouvrage en images et prose, que l'on déguste par petites bouchées, savourant une lecture à voix haute, rêvant à de grands yeux doux.

